

Estelle Tharreau

Extrait de

Orages

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2016, Taurnada Éditions

Mon histoire ressemble à un soir d'orage.

Après une longue journée de canicule, tout se fige dans le calme et le silence jusqu'à ce qu'un souffle de vent nous fasse espérer un moment de fraîcheur. Mais trop vite, les nuages noirs s'amoncellent pour laisser place au déchaînement de la pluie et de la foudre. Lorsque tout s'arrête, nous restons là, suffoquant dans la moiteur.

L'orage n'apaise jamais.

Tout devait pourtant s'arranger.

PROLOGUE

La canicule

À quarante ans, j'avais tout foiré ou presque. J'avais à mon actif une collection impressionnante d'amours merdiques. La première de la série m'avait valu un enfant.

En l'espace d'une nuit et d'un énième oubli de pilule, la brillante étudiante qui faisait la fierté de ses parents est devenue mère célibataire, leur plus cuisant échec. J'étais en cloque d'un étudiant amoureux mais trop jeune pour devenir père. C'est du moins ce que nos parents ont dit. Alors tout le monde est tombé d'accord pour faire notre bonheur : avortement et séparation. Je ne sais pas qui avait raison mais j'ai gardé l'enfant, plaqué la fac et squatté chez ma tante Nicole, une ex-hippie reconvertie dans l'expertise comptable. Bourgeoise contrariée, en désaccord avec sa nature profonde, elle m'a offert une planque, du pain et des couches.

Entre deux changes, deux biberons, deux maladies mais aussi deux câlins à ma petite Célia, j'ai repris des cours par correspondance en comptabilité. Grâce aux conseils et surtout au réseau de tante Nini, j'ai décroché mon premier job et mon premier studio. C'est à ce moment que ma vie de femme a enfin commencé. Juste après être sortie du fossé, j'ai entamé une glorieuse vie sentimentale, jalonnée de tocards, de connards et de salauds. J'étais l'archétype de l'éternelle amoureuse malheureuse que l'on désigne plus communément sous le nom de « cœur d'artichaut ». J'ai toujours confondu engagement et belles paroles, amour et ardeur au plumard. Cependant, on apprend immanquablement de son malheur : je n'ai plus jamais oublié ma pilule.

Le dernier en date s'appelait Nicolas, Nic pour les intimes. Le cinquantenaire, vieux beau aux tempes grisonnantes, aux rides légèrement marquées pour vous rassurer et au look aventurier urbain pour vous rappeler son éternelle verdure. Marié et père de famille, il recherchait la femme qui pourrait

lui faire oublier son épouse. Elle était la plus grosse erreur de sa vie et il était perpétuellement sur le point de la quitter. Pendant cinq ans, il a été mon boss et je suis devenue le joujou préféré de ce genre de mec qu'on se jure de toujours éviter.

Pourtant c'est simple ! Seules les désespérées ou les pauvres cloches peuvent se faire trimballer par des types pareils. Classez-moi dans la catégorie que vous voudrez ! Je l'ai cru parce que je l'aimais puis je suis partie le plus loin possible, à Sauveur, pour le meilleur puis pour le pire.

PREMIÈRE PARTIE

Le calme et le silence

1

Le clocher de l'église fut la première chose que j'aperçus en arrivant à Sauveur. Un clocher comtois fait de courbes et de contre-courbes dont les tuiles vernissées vertes et orange dessinaient des losanges et des chevrons. Il étincelait sous le soleil de ce début de printemps. Il me fit penser à l'étoile Polaire, celle qui permet au voyageur égaré de retrouver son chemin dans la nuit. Et Dieu sait que j'étais complètement paumée.

Sauveur était surnommé « le village de l'amitié » par les enfants. Il y régnait une harmonie fondée sur l'entraide et la cordialité que n'arrivaient pas à entamer les vieilles querelles, inévitables dans un lieu où les trois quarts des familles résidaient depuis plusieurs générations.

Bien décidée à fuir les boniments du beau Nic sans lui donner de préavis, j'avais cherché pendant des mois un point de chute où je pourrais exercer mon boulot de comptable. Je me mis en quête d'un coin de nature proche d'une ville, seul lieu vivable aux yeux de mon ado de seize ans. Coup de chance inespéré, Sauveur recherchait une personne d'expérience dans ce domaine pour reprendre un poste et surtout la maison de fonction liée à cet emploi. La demande était urgente car la précédente comptable avait trouvé la mort lors d'une chute à cheval. Si je me tenais loin des hommes, loin des chevaux et proche d'une ville, tout devenait possible.

« Le village de l'amitié » mettait un point d'honneur à disposer de tous les commerces et services de la vie courante afin d'éviter à ses habitants les affres du stationnement et des embouteillages de la ville de Vesontin distante d'une vingtaine de kilomètres. Il ne manquait plus qu'un comptable expérimenté pour faire leur bonheur. Il ne manquait plus qu'un travail et des centaines de kilomètres entre Nic et moi, pour faire le mien. En un mois, l'affaire fut conclue,

les contrats signés et les cartons empilés dans le camion de déménagement.

Partir en cours d'année scolaire avait été un coup dur pour Célia qui vivait sans père et affublée d'une mère souvent absente, dépassée par ses soucis de boulot et de cœur. Pourtant, la perspective de voir disparaître « Nic l'inique » de notre existence et l'assurance de disposer d'une ligne internet très haut débit doublée d'un réseau téléphonique 4G avaient rendu Célia moins hostile à ce changement de vie. Je l'avais inscrite dans le lycée privé de Sauveur qui jouissait d'une excellente réputation. Par ailleurs, elle avait choisi sa chambre parmi les photos de la maison que nous avait envoyées monsieur Contel, le mandataire en charge de nous faire signer le bail et l'état des lieux. Elle m'avait fait acheter le papier peint de sa future tanière n'étant pas sûre de trouver des magasins « swagg » chez les « pécores ».

2

J'étais partie seule pour accomplir les dernières formalités administratives et prendre la température. Célia avait préféré rester la fin de la semaine chez une copine pour me laisser le temps d'installer dans la cuisine et la salle de bain tout ce qui nous permettrait de survivre durant le déménagement.

Un peu en avance, je décidai de prendre mon petit déjeuner dans le centre de Sauveur. Le village avait une singulière forme circulaire dont l'église était le centre. Tout autour étaient disposés les principaux commerces aux façades hétéroclites et dont certains disposaient de petites terrasses en bois légèrement rehaussées par rapport au trottoir. Les parkings et les maisons de villages formaient un second cercle. Des immeubles à trois étages et deux supermarchés étaient dispersés plus loin. Ces cercles étaient reliés entre eux par de petites rues. Je pus donc me garer facilement. J'empruntai une rue au hasard et très vite, je débouchai sur la place de l'église.

Une odeur suave de levain et de sucre me transporta jusqu'à l'unique boulangerie du village. La vitrine était sobre et propre, en bois couleur lie-de-vin sur laquelle se détachait l'inscription « Boulangerie Jeannot et Mariette » peinte en lettres dorées. Un immense présentoir en demi-cercle offrait un festival visuel et olfactif : pains au chocolat moelleux, croissants dorés, pains aux raisins charnus, chaussons aux pommes dodus, nattes au sucre gonflées, tartelettes croulantes de fruits mûrs, meringues d'un blanc immaculé, éclairs et mille-feuilles au glaçage luisant, génoises aux mousses fruitées multicolores. Cette farandole sucrée et bigarrée était surplombée par un mur de pains de toutes sortes : longues baguettes, marguerites formées par six petites boules de pain, pains ovales dont la couleur oscillait entre l'ocre et le gris, pains de mie carrés et enfin les longs et délicats pains briochés.

Dans ce foisonnement de délices, je fus accueillie par une jeune femme au teint diaphane et aux yeux bleu sombre. Plutôt petite, ses formes étaient voluptueuses et son visage était d'une incroyable douceur. Tout comme sa boulangerie, elle respirait la gourmandise.

« Bonjour, vous désirez ? me demanda-t-elle gaiement.

– Avez-vous des spécialités locales car je débarque dans la région ? Autant se familiariser tout de suite avec les bonnes choses.

– Je vous conseille la tarte au sucre. C'est une pâte au levain garnie de crème et de sucre.

– Très bien, allons-y pour une tarte au sucre et une baguette, s'il vous plaît ! »

Le sourire aux lèvres, elle finissait d'emballer soigneusement la pâtisserie.

« Vous êtes en vacances dans la région ?

– Non, je viens m'installer à Sauveur avec ma fille. »

Tout en récupérant la baguette de pain que je lui avais commandée, elle me demanda d'une voix sourde :

« Vous êtes le nouvel expert-comptable du 3 rue de la Ferme ? »

Lorsqu'elle se retourna, son visage avait perdu toute gaieté.

« Oui, c'est bien moi ! bredouillai-je ne sachant pas comment interpréter ce brusque changement d'humeur. On m'a dit beaucoup de bien de Sauveur et de ses habitants. J'espère pouvoir y poser mes valises un certain temps. »

Elle leva enfin les yeux vers moi et murmura :

« On part difficilement de Sauveur surtout quand on... »

Sa phrase resta suspendue dans les airs, interrompue par l'arrivée de son mari. Sortant de l'arrière-boutique, il alla se placer à côté d'elle derrière le comptoir. Trentenaire comme sa femme, il était grand et sec avec de beaux cheveux châtain aux éclats cuivrés et dorés. Ses traits fins et son teint hâlé accentuaient la douceur de ses yeux d'un bleu lumineux. D'une voix chaude et conviviale, il s'excusa d'interrompre ainsi notre conversation.

« Je vous ai aperçue en passant et je vous ai reconnue. Je me présente Jean Jouliant !

– Vous êtes le maire de Sauveur ? fis-je ravie.

– Absolument ! Contel et mes services ont été tellement efficaces que nous n'avons pas eu l'occasion de nous parler jusqu'à présent. C'est pourquoi je tiens à vous souhaiter de vive voix la bienvenue à Sauveur.

– Je vous remercie pour tout ce que vous avez fait pour ma fille et moi auprès de monsieur Contel et du lycée, déclarai-je pleine de gratitude.

– Ce n'est rien ! C'est surtout madame Lebon qu'il faudra remercier. Je ne suis qu'un intermédiaire.

– Je n'y manquerai pas. Je m'excuse mais...

– Pas de problème nous aurons l'occasion de nous croiser souvent à la mairie. En attendant, bon état des lieux avec Contel !

– Vous savez que j'ai rendez-vous avec lui ?

– Vous vous y habituerez ! Dans un petit village, le maire est omniscient ! » conclut-il en rigolant.

En nous disant au revoir, il passa le bras autour des épaules de sa femme et déclara avec un large sourire qui découvrit de longues dents blanches.

« Vous verrez, vous allez vous plaire ici. Tout le monde se plaît ici ! »

Déroutée par l'attitude de la boulangère mais ravie de l'accueil que m'avait réservé le maire, je me mis en quête d'un troquet dans lequel je pourrais savourer la fameuse tarte au sucre dont les effluves me faisaient saliver. Ma recherche ne fut pas longue car le Bar des Sports se situait à quelques mètres de la boulangerie. Bar de village typique, il vendait et exhalait le papier journal, le tabac, le café et l'anis. Malgré son nom prometteur, le loto, le PMU, le baby-foot et le billard étaient les seuls sports pratiqués ici. Ce café fréquenté par tout le village appartenait à Fred Grandbert, un quadra à la carrure de rugbyman retraité, gouaillieur et blagueur. Lorsque je franchis le seuil, les regards se tournèrent vers moi. Voyant ma gêne, Fred s'exclama d'une voix forte et enjouée :

« Ah ! Voilà enfin notre nouvel expert-comptable ! J'étais à deux doigts d'investir dans une calculette pour faire mes comptes moi-même. Ne rigolez pas ! Pas de comptable pour un mec comme moi qui sait compter à peine jusqu'à dix, c'est la faillite assurée surtout si les corbacs des impôts s'en mêlent ! »

À ces mots, des sourires apparurent sur les visages et une salve de bonjours accompagnèrent mon entrée. Habituee à l'anonymat des grandes métropoles, j'avais l'impression d'être une star que tout le monde connaît.

« J'ai vu par hasard la photo sur votre C.V. en passant à la mairie, expliqua Fred. Je vais souvent voir le père Joulant, notre maire vénéré. Qu'est-ce que je vous offre ?

– Un café, s'il vous plaît.

– Goûtez plutôt une petite bière locale, en milieu de matinée c'est permis, vous savez !

– Non, non, merci ! Un café ! Je veux garder les idées claires si je dois vous sauver des griffes du fisc ! »

Tout en œuvrant devant le percolateur, il s'exclama :

« Un café, c'est parti ! »

En attendant, je m'attablai et sortis ma tarte du sac en papier rendu transparent par le gras que distillait le gâteau.

Je mordis dedans avec avidité en me délectant de l'odeur du petit noir que Fred avait déposé devant moi sur l'étroite table de pierre polie aux nervures dorées. Je profitai de ce moment de calme pour contempler le ciel bleu moucheté de nuages cotonneux à travers les baies entrouvertes de la devanture. Elles laissaient passer un léger vent frais d'une pureté bien-faisante. Loin de ma vie urbaine survoltée et sentant les gaz d'échappement, j'éprouvai un profond apaisement.

Je fus sortie de cet état extatique par la désagréable sensation d'être observée. En scrutant la salle, mon regard s'arrêta sur un homme assis au bout du comptoir. Grand et corpulent, son visage rubicond laissait deviner des traits jadis harmonieux. Il portait une casquette et un tablier blancs sur lesquels était brodé en lettres bleu marine « Boucherie - charcuterie - traiteur Flairelle ». Il me fixait avec insistance d'un air agressif et haineux. Alors que je détournai les yeux et m'apprêtais à prendre mon sac pour partir, il m'apostropha avec violence.

« Prenez votre gamine et vos valises et cassez-vous ! »

Toute la salle se tut en le regardant du coin de l'œil.

« Ta gueule, Ben, dit Fred d'un ton ferme mais bienveillant. Fous-lui la paix et bois un coup. Tiens, c'est la mienne ! »

Sans lui répondre ni même le regarder, indifférent au malaise général, il continua de me fixer.

« Hé ! J'te parle la mère célibataire, on n'a pas besoin de toi ici. Dégage ! Ça vaut mieux pour toi ! »

Tétanisée par la violence de sa voix, mon estomac et ma gorge se nouèrent tandis que je sentis mes joues s'empourprer et mes yeux s'embuer.

« Ta gueule ! On a besoin d'elle et tu le sais ! Alors, lâche-la ou j'te sors par la peau du cul ! » intervint Fred dont la carrure ne laissait aucun doute quant à sa capacité à mettre ses menaces à exécution.

Flairelle quitta le haut tabouret de bar sur lequel il était perché et se dirigea vers la sortie. Avant de passer le seuil de la porte, il aboya une dernière fois en bloquant mon regard :

« Non ! On n'a pas besoin d'elle et encore moins de sa fille ! »

Sur ces mots, il partit sans se retourner. Je le vis entrer dans sa boutique située sur la place de l'église. Désorientée, je me levai et me dirigeai vers le bar pour payer. Dans la salle, les conversations avaient repris en sourdine. Tous feignaient d'ignorer l'incident qui venait de se produire. Fred arrêta ma main lorsque je voulus sortir mon porte-monnaie.

« Non, non ! objecta-t-il. Je vous ai dit que c'était pour moi. Désolé pour l'incident. Les gens ne sont pas comme ça ici. On est tous heureux de votre venue !

– Pas tous, visiblement, dis-je amèrement.

– Si, je vous assure ! Mais Flairelle, ça n'a jamais été pareil. C'est un peu l'exception qui confirme la règle. C'est un sale con qui n'aime pas grand-chose ni grand monde.

– Je ne le connais même pas !

– Il est marié mais ça reste un gros miso. Il a peut-être eu le coup de foudre pour vous ? plaisanta Fred pour détendre un peu l'atmosphère. Il ne savait pas comment vous le dire. Il s'y est mal pris, c'est tout !

– Ouais, ça doit être ça ! Il a un côté fleur bleue bien prononcé, dis-je en me forçant à sourire. Merci pour le café et pour votre aide. À bientôt, j'espère !

– Oui, à bientôt, vous serez toujours la bienvenue. Oubliez Flairelle ! Vous verrez, vous allez vous plaire ici. Tout le monde se plaît ici ! »

3

Contrariée, je regagnai ma voiture avec la ferme intention de ne plus penser à ce connard. Il n'allait pas gâcher une si belle journée et m'empêcher de rejoindre le 3 rue de la Ferme où m'attendaient monsieur Contel et notre nouvelle vie. Malgré tout, je jetai quelques coups d'œil derrière moi pour vérifier que ce barjot ne me suive pas. Je pris le chemin de notre nouvelle maison sans encombre. Le GPS me fit arriver à destination en moins de dix minutes.

D'un seul regard, je fus amoureuse de cette maison que j'avais déjà surnommée « le Refuge ». Elle était encore plus belle que sur les photos. S'inspirant des fermes comtoises, elle était composée d'un seul bâtiment dont le rez-de-chaussée était fait de pierres et dont l'étage était recouvert de bardeaux en épicéa. Son large toit descendait très bas afin de supporter le poids de la neige qui tombait en abondance l'hiver. La rue principale qui traversait Sauveur, longeait l'avant de la maison. Posé sur deux piliers en chêne massif, un auvent abritait la terrasse protégée de la vue des passants par plusieurs arbres fruitiers qui constituaient un brise-vue naturel. Un petit parc clôturé de dix ares formait un îlot vert sur lequel trônait la bâtisse. Il se dégagait une atmosphère accueillante et tranquille qui me fit vite oublier Flairelle et mes autres ennuis.

Monsieur Contel m'attendait et avait ouvert les nombreuses portes-fenêtres donnant sur le parc. Il me fit signe de me garer sur le parking bitumé situé à côté de la maison. Il avait une tête de vieil aristocrate anglais posée sur un corps de docker. Le contraste était aussi saisissant qu'amusant. Tout en ouvrant, le portillon, il me demanda d'une voix un peu snob :

« Bonjour, madame Clar, comment allez-vous ? Avez-vous fait bonne route ?

– Bonjour, monsieur Contel ! Oui très bonne, je vous remercie.

– Voulez-vous vous rafraîchir quelques instants avant de procéder à l'état des lieux et à la remise des clés ? proposait-il en souriant.

– Non merci, j'étais en avance et j'ai fait une pause petit-déj dans le centre du village.

– Parfait ! Sauveur vous a-t-il fait bonne impression ?

– Oui, très bonne à un détail près !

– Ah vraiment ? Lequel ? demanda-t-il surpris. Si vous me permettez cette indiscretion.

– C'est sans importance ! rétorquai-je, ne voulant pas reparler du boucher misogyne.

– Alors, je n’insisterai pas et je vous propose de commencer ! »

Il me fit tout d’abord visiter le petit parc arboré que traversait une allée en granit brut, bordée de lampes basses. Je découvris d’autres arbres fruitiers à l’arrière de la maison et une pelouse d’un vert éblouissant sous ce soleil printanier. Un petit pré séparait ce parc d’une ferme dont je ne voyais que les hangars en tôle et l’angle de la maison d’habitation. Un peu plus loin, j’aperçus les fenêtres d’un petit immeuble. Monsieur Contel me garantit que les locataires n’étaient pas bruyants. Il s’agissait de la maison de retraite du village.

Le tour du parc étant terminé, nous entrâmes dans la maison dont la grande cuisine en chêne clair était séparée du vaste salon-salle à manger par un demi-pan de mur auquel était accolé un bar. Un couloir menait à diverses autres pièces et un escalier conduisait aux deux chambres de la maison. Les pièces étaient spacieuses et leur agencement préservait le caractère convivial et chaleureux de la maison. Malgré des papiers peints d’un autre âge, son charme était envoûtant. N’écoutant déjà plus Contel qui énumérait et notait les diverses petites dégradations rencontrées au fil des pièces, je n’eus qu’une seule envie : m’installer vite et y rester longtemps, y rester toujours.

La visite terminée, nous revînmes dans la cuisine où nous attendaient des papiers posés sur la table. Contel interrompit ma rêverie en me tendant un crayon afin de signer les différents documents. En paraphant chaque page, je m’aperçus que la maison appartenait à une certaine Flore Lebon résidant à Sauveur. Lors de mes fréquents échanges avec monsieur Contel, son mandataire, j’avais appris que beaucoup d’habitations dans le village étaient mises à la disposition de la commune à titre gracieux par cette femme, à la condition expresse de servir la collectivité ou une œuvre sociale.

« Comment pourrai-je remercier madame Lebon ? demandai-je tout en continuant mon travail de signature.

– Je lui ferai parvenir vos remerciements. Madame Lebon vit pour ainsi dire recluse en raison de son grand âge.

– Je pourrai peut-être lui téléphoner ? J’ai toujours mis un point d’honneur à remercier les rares personnes qui m’ont aidée dans la vie.

– Je comprends mais soyez assurée que je lui transmettrai vos remerciements. Elle y sera très sensible. Vous finirez un jour ou l’autre par vous rencontrer. Ne vous inquiétez pas, Sauveur n’est pas si grand !

– Très bien ! dis-je sans insister. Je vais donc attendre !

– Voilà ! Tout est en ordre. Les clés sont à vous. Je vais prendre congé en vous souhaitant une bonne installation et la bienvenue chez vous. »

Je le raccompagnai au portillon et m’apprêtai à lui dire au revoir quand une vieille femme voûtée surgit de derrière la haie qui séparait le parc du chemin menant à la ferme. De rares cheveux blancs courraient sur son crâne luisant, parsemé de taches de vieillesse. L’absence de dents faisait ressembler sa bouche à un énorme trou noir. Elle claudiquait vers moi en criant frénétiquement :

« Tous ! Ils lui ont tous tourné le dos ! »

Elle saisit mon bras avec une force insoupçonnable pour son âge.

« Tu m’entends ? hurla-t-elle. Le malheur pour tous ! »

Contel essaya de lui faire lâcher prise en criant :

« Margaux, je vous en prie ! Lâchez-la ! Je vais vous ramener aux Bleuets. Mais calmez-vous ! »

La vieille s’agrippait avec plus de force encore. Ses doigts osseux et noueux, déformés par l’arthrose me pinçaient et me meurtrissaient la peau. Ne sachant comment m’arracher à elle, je cessai de lutter. Sans réfléchir, je murmurai en regardant ses yeux égarés :

« Je sais, ils auraient dû l’aider ! »

À ces mots, elle desserra ses doigts. Elle se figea et me dévisagea intensément de ses yeux déments. D’un geste lent et doux, elle approcha ses mains de mon visage. Instinctivement, j’eus un mouvement de recul.

« Mais c’est toi Marthe ! susurra-t-elle. Pourquoi tu n’es pas revenue me voir depuis toutes ces années ? Je te croyais morte ! »

Profitant de ce moment d'accalmie, Contel la saisit par les épaules et la dirigea doucement vers sa voiture. Afin de la décider à le suivre, je lui fis un signe de main pour lui dire au revoir. Lorsqu'elle fut installée sur le siège passager, Contel ferma la portière et verrouilla la voiture.

Confus, il m'expliqua que Margaux était l'ancienne infirmière du village. Elle résidait à la maison de retraite depuis qu'un Alzheimer l'avait contrainte à quitter son domicile. D'après lui, certains pensionnaires arrivaient à tromper la surveillance du personnel mais aucun problème grave n'était à déplorer à ce jour. Il s'excusa encore en espérant que cet incident ne gâcherait pas cette belle matinée printanière. Puis il se retourna une dernière fois et me lança :

« Vous verrez, vous allez vous plaire ici... »

Je le coupai aussitôt :

« Oui, je sais, tout le monde se plaît ici ! »

Il me fit un dernier signe de la main et démarra sa voiture. Figée dans sa torpeur, Margaux ne me regardait déjà plus. Tout en massant mon bras meurtri, je ne pus m'empêcher de penser que j'allais certainement me plaire dans le village de l'amitié à condition que tous les excités du bocal veuillent bien me lâcher un peu.



Taurnada Éditions

www.taurnada.fr